

IMPORTANCE ÉCONOMIQUE DE LA BANANE PLANTAIN AU CAMEROUN

Ph. MELIN et E. DJOMO*

Les bananes plantains constituent la base de l'alimentation de nombreuses populations de la zone intertropicale forestière. A ce titre, cette plante revêt une importance économique souvent considérable, encore que rarement mise en évidence.

L'étude du «marché des plantains» n'est pas sans intérêt, car l'amélioration éventuelle de cette culture doit tenir compte des possibilités d'accroissement de la consommation, des pointes naturelles de production, des prix généralement pratiqués, des goûts des consommateurs, etc.

En prenant l'exemple du Cameroun, on donne ici un aperçu sur la production, la consommation et le commerce de la banane plantain dans un pays producteur important de l'Afrique centrale.

IMPORTANCE DE LA PRODUCTION

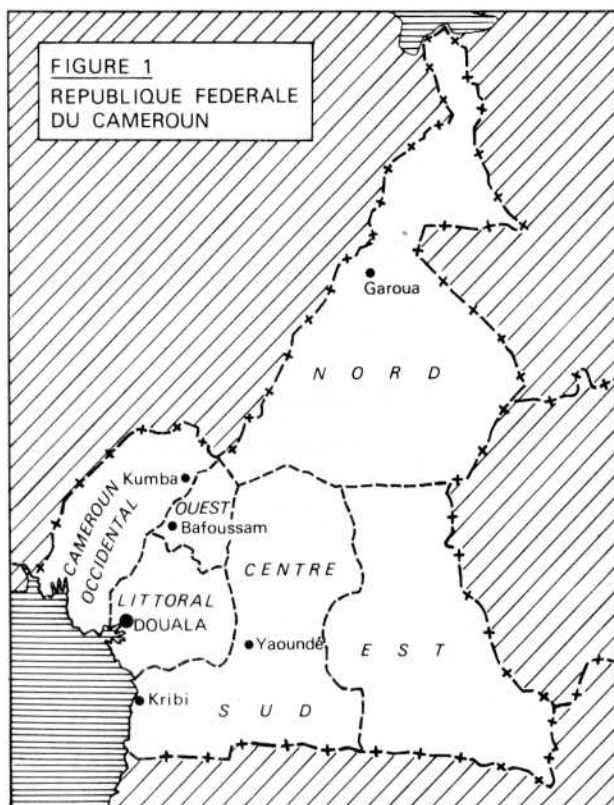
Les bananiers plantains sont largement cultivés dans tout le sud du pays. Si l'on en croit les statistiques du Service de l'Agriculture, le seul Cameroun oriental aurait produit durant l'année fiscale 1969-1970 (1), 615.000 tonnes de bananes plantains, soit une consommation de plus de 130 kg/an et par habitant. Encore convient-il de dire que le nord du pays ne produisant pratiquement rien, la consommation réelle pour les zones du centre-sud, est, littoral et ouest (figure 1) peut être estimée à 150 kg/an et par habitant et peut-être plus.

Aucune statistique officielle n'existe pour le Cameroun occidental qui constitue néanmoins une zone très importante de production (particulièrement dans la région de Kumba) qu'on peut estimer à 150.000 tonnes.

Sur ces bases, l'ensemble de la République fédérale aurait donc produit en 1969-70 environ 750.000 tonnes. Ce chiffre n'est certes qu'indicatif, mais révèle cependant une production assez considérable.

(1) - Année fiscale au Cameroun : 1er juillet au 30 juin.

* - Institut français de Recherches fruitières Outre-Mer (IFAC)
B.P. 13 - NYOMBE, République du Cameroun.



CARACTÉRISTIQUES DE LA CULTURE

Le mode de culture ne diffère pas de ce que l'on peut voir dans toute l'Afrique. Les bananiers plantains sont associés aux différentes cultures vivrières (macabo, taro, manioc, etc.) ou d'exportation comme le cacao et le café. Il n'existe évidemment pas de plantations homogènes mais une densité souvent plus importante autour des cases, où l'on rencontre les plus beaux bananiers. Les plantains ne font l'objet d'aucun soin particulier si ce n'est parfois le tuteurage.

macabo : *Xanthosoma* sp. taro : *Colocasia* sp.

Le parasitisme est très important et général sur tout le territoire : charançon surtout, mais aussi nématodes. Les régimes sont fréquemment atteints de «bout de cigare» principalement en altitude (ouest du pays Bamiléké).

Soulignons que dans tout le pays les variétés de plantains de type «French» dominant très largement et semblent plus appréciés que les types «Corne».

PART DE LA BANANE PLANTAIN DANS L'ALIMENTATION

Les statistiques de production des différentes cultures vivrières traduisent assez fidèlement par zone (tableau 1) la place des bananes plantains dans les habitudes alimentaires.

Dans deux zones (centre-sud et est) cette production constitue la base de la nourriture, le manioc ne venant qu'en seconde position.

Les macabo-taro dominant très largement dans le littoral et l'ouest. La banane plantain ne vient qu'en seconde position dans le littoral où les habitants n'en consomment guère que deux à trois jours par semaine. Dans l'ouest du pays, les macabo-taro et le maïs sont plus fréquemment cultivés et consommés.

Au Cameroun occidental, les habitudes culinaires sont très voisines de celles du littoral, On peut donc penser que les macabo-taro sont préférés aux plantains.

Seul, le nord du pays se nourrit essentiellement de mils et de sorghos. La banane plantain est pratiquement absente de l'alimentation.

D'une façon générale on peut dire que, pour le Cameroun oriental et probablement pour l'ensemble de la République fédérale, la banane plantain constitue un aliment de base au même titre que les macabo-taro, manioc.

COMMERCIALISATION

Quantités commercialisées. Variations saisonnières. Mode de commercialisation.

D'après les statistiques des Services agricoles, 230.000 tonnes de plantains, parmi les 615.000 produites au Cameroun oriental, font l'objet d'un commerce local. Il faut ajouter à ce chiffre probablement 40.000 à 50.000 tonnes commercialisées au Cameroun occidental qui approvisionne en majeure partie la ville de Douala.

La plupart des transactions s'effectuent sur les petits marchés de brousse qui peuvent être plus ou moins permanents le long des routes, ou se tenir à jour fixe dans les villages. On peut estimer que seulement 40.000 à 45.000 tonnes sont annuellement dirigées sur les cinq principales villes du pays : Douala, Yaoundé, Kumba, Bafoussam, Nkongsamba.

La période où les échanges sont les plus importants se situe durant les mois de saisons sèches (décembre, janvier, février). A cette époque, les cours ont évidemment tendance à baisser, alors qu'ils atteignent leur plafond en hivernage. Les fluctuations saisonnières sont de 20 p. cent en moyenne. Ce phénomène est peut-être moins lié à un surcroît de production à cette saison (qui est cependant réel) qu'aux difficultés d'évacuation des fruits en période pluvieuse.

Signalons que si des exportations ont lieu sur la France, elles n'excèdent pas quelques dizaines de tonnes.

Le système de vente «au régime», parfois «en mains» et même «au doigt» mais jamais au poids, rend difficile les comparaisons. Tous les prix indiqués ci-dessous sans mention particulière s'entendent pour des régimes de «French» de 8-9 mains et d'un poids moyen de 20 à 25 kg.

Les marchés de brousse et de villages.

Seule une enquête très minutieuse permettrait de déterminer avec certitude les fluctuations de cours durant l'année et suivant les régions. Les quelques sondages effectués à une époque encore favorable à la production (mars-avril) permettent de penser que les prix varient fortement d'une région à l'autre du territoire.

Les prix sont généralement élevés dans le littoral : 200 à 250 F CFA* (4 à 5 F) sur les marchés de petites villes de la zone bananière. Cela tient vraisemblablement à la forte densité d'une population d'immigrants venus en général du pays Bamiléké pour travailler dans les bananeraies industrielles.

L'ouest (pays Bamiléké et Bamoun) est une zone à forte densité de population, où les plantains sont largement cultivés sans pour autant constituer la base de l'alimentation. Les habitants sont des agriculteurs autochtones produisant pour leurs propres besoins. Aussi les prix sont-ils nettement moins élevés que dans le littoral : 175 F CFA en moyenne pour le régime de référence.

Dans l'immense zone du centre-sud, les prix varient fortement suivant la proximité ou l'éloignement des villes

TABLEAU 1 - Bananes plantains. Importance de la production par rapport aux principales cultures vivrières (en milliers de tonnes). Année fiscale 1969-70, chiffres arrondis à 5.000 tonnes), au Cameroun oriental

Zones	plantains	macabo-taro	manioc	maïs	mils et sorghos
Centre-sud	275	185	235	40	-
Est	120	5	100	25	-
Littoral	110	240	80	15	-
Ouest	90	180	55	145	-
Nord	20	-	130	25	375
Total	615	610	600	250	375

* - 1 F CFA = 0,02 F.

ou des axes d'évacuation : de l'ordre de 150 à 250 F CFA.

C'est au Cameroun occidental (région de Kumba) qu'on relève les prix les plus bas (125 F CFA en moyenne). Les plantains abondent, bien qu'ils ne soient pas la base principale de l'alimentation. Cette région alimente largement le marché de Douala.

Nous ne possédons aucune indication sur les prix pratiqués dans l'est.

Les marchés des villes.

Le marché le plus important est évidemment celui de Douala que l'on étudiera particulièrement. On trouvera seulement quelques indications concernant les autres villes du pays.

DOUALA

On peut estimer entre 20.000 et 25.000 tonnes l'approvisionnement annuel de la capitale économique. Ramenée à une population de 300.000 habitants, la consommation (55 à 60 kg/habitant/an), est nettement inférieure à la moyenne nationale. Ceci n'est pas surprenant, car Douala absorbe un tonnage très important (de l'ordre de 30.000 tonnes) de bananes douces en provenance du Munjo : bananes 'Gros Michel' qui ne sont plus exportées et bananes 'Poyo' provenant des écarts de triage des plantations industrielles. Ces bananes sont consommées cuites.

Pour ne parler que des plantains, l'approvisionnement est assuré pour une faible part (de l'ordre de 5.000 à 6.000 tonnes sans doute) par les villageois venus à la ville et qui apportent dans leurs bagages quelques régimes qu'ils vendent à des détaillants souvent de leur famille.

Les trois quarts des arrivages (15.000 à 20.000 tonnes) sont effectués par quelques commerçants «market-boys», groupés en une seule coopérative qui achète en campagne (principalement dans la région de Kumba au Cameroun occidental), transporte et vend en gros chaque jour au «marché plantain». Les quantités commercialisées sont deux à trois fois plus importantes en saison sèche qu'en saison pluvieuse pour les raisons déjà mentionnées. Les écarts de prix sont d'environ 50 F CFA pour le régime de référence. La vente s'effectue par lots de 10 à 20 régimes. Les détaillants qui s'approvisionnent ainsi, revendent soit au régime, soit plus fréquemment en mains sur les différents marchés de la ville.

Les coûts successifs d'un régime moyen de «French» (8-9 mains, 20 à 25 kg) peuvent s'établir ainsi :

Prix d'achat (région de Kumba)	125 F CFA
Prix de vente «marché plantain»	200 F CFA
Prix de vente au détail	300 F CFA

Le prix d'achat (environ 6 F CFA du kg) peut être considéré comme relativement modeste. Il constitue néanmoins un bénéfice net pour le producteur dans un système de culture qui s'apparente à la cueillette. La marge bénéficiaire de la coopérative d'approvisionnement n'est pas très élevée (52 F CFA en moyenne par régime), compte tenu des frais de transport qu'on peut estimer à 23 F CFA. Le principal bénéficiaire de l'opération est le détaillant qui gagne en moyenne 100 F CFA sur un régime. Il est d'ailleurs vraisemblable que la vente «en mains» le favorise encore davantage.

La vente au détail s'effectue sur les différents marchés de la ville où les prix ne diffèrent pas sensiblement, mis à part le marché du «Beach» où s'approvisionnent surtout les fonctionnaires. Les prix pratiqués y sont nettement plus élevés qu'ailleurs (450 F CFA pour un régime ordi-

nairement vendu 300 F CFA) et assez fantaisistes, variant suivant «l'allure» de l'acheteur ... La vente «en mains» est la plus fréquente. Les prix varient entre 40 et 60 F CFA la main pour les «French». Cependant la vente «au doigt» vert ou mûr, ou même rôti à la flamme, est couramment pratiquée par les petits commerçants des trottoirs. Un doigt se vend en moyenne 4 F CFA pour les «French» et 8 F CFA pour les «Corne».

YAOUNDE.

L'approvisionnement est assuré en grande partie par les villageois ou villageoises venus à la ville. Les prix au détail semblent nettement plus élevés qu'à Douala : entre 350 et 400 F CFA pour le régime de référence. La vente se fait en régimes, rarement en mains.

KUMBA.

On a vu que les prix pratiqués dans cette région étaient généralement les plus faibles. Il en va évidemment de même pour les prix au détail en ville. Le plantain qui vaut 300 F CFA à Douala, ne coûte guère que 200 F CFA à Kumba.

NKONGSAMBA.

On trouve le schéma classique des intermédiaires, mais aussi des villageois qui vendent eux-mêmes sur le marché. Les prix au détail varient de 250 à 275 F CFA pour un «French». Une main moyenne coûte 40 F CFA.

BAFOUSSAM.

Les prix sont bas. On note une absence quasi complète d'intermédiaires, les femmes venant elles-mêmes vendre leur production. De ce fait, il n'existe pas de différence de prix entre la ville et la campagne. Le «French» vendu 300 F CFA à Douala, ne coûte que 175 F CFA à Bafoussam.

GAROUA.

La banane plantain atteint des prix fabuleux au détail : une main pesant 1,200 kg coûte en moyenne 100 F CFA.

CONCLUSION

Ce bref aperçu sur la production et le commerce des plantains au Cameroun suggère certaines remarques.

L'intérêt alimentaire de cette plante est considérable dans tout le sud du pays au même titre que les macabotaro et le manioc.

Peut-on parler d'équilibre entre la production et la consommation ? Certaines zones sont largement excédentaires et exportatrices (Cameroun occidental et dans une moindre mesure l'ouest), d'autres beaucoup plus déficitaires (région de Yaoundé et de Kribi par exemple). En plus de ce déséquilibre régional, on note une pointe de production durant les mois de saison sèche et un déficit très sensible en hivernage.

En ce qui concerne les prix, ils suivent évidemment les fluctuations saisonnières de production et varient fortement d'un point à l'autre du territoire. Au stade du producteur, ils sont souvent très faibles, mais font plus que doubler, voire tripler, au détail dans les grands centres urbains comme Douala.

Dans ce contexte, certaines améliorations pourraient être apportées à cette culture. L'intérêt de produire à «contre-saison» est évident : ce serait possible dans un système de culture plus intensive. La rentabilité de bana-

neraies homogènes de plantains serait-elle pour autant assurée ? Les prix offerts actuellement aux producteurs (6 à 8 F CFA le kg) permettraient sans doute difficilement de couvrir les frais d'une culture intensive. La création d'un circuit court pourrait seule assurer à l'exploitant des revenus satisfaisants.

On voit à quels critères devrait répondre l'établissement d'une bananeraie de plantains :

- orienter la production sur les mois déficitaires (mai à octobre),
- sélectionner les variétés de «French» plus productifs et

- plus appréciés que les types «Corne»,
- être situé à proximité d'un grand centre urbain pour assurer une vente directe au consommateur,
- éviter la concurrence des grandes zones de production du Cameroun occidental et de l'ouest.

C'est sans aucun doute la région de Yaoundé qui satisfait le mieux ces objectifs.

Aussi, l'opération «ceinture verte» qui vise à créer autour de la capitale fédérale des bananeraies homogènes de plantains, est-elle particulièrement intéressante.

